

ÉLÉMENTS D'ARCHÉOLOGIE DU PAYSAGE SOCIOLINGUISTIQUE D'AFRIQUE DU NORD : *Quelques considérations sur les contours proto-romans avant arabisation (Tunisie, Algérie orientale).¹*

❑ **PRÉAMBULE ET PROBLÉMATIQUE**

Selon la formule imagée d' Edward Sapir², on peut qualifier le processus de fragmentation des langues romanes à partir du latin vulgaire de "processus de bourgeonnement". Un processus qui s'était amorcé durant les premiers siècles de l'ère chrétienne et que l'on peut imaginer à l'œuvre dans l'ensemble de la mouvance historique romaine.

Un processus enfin attesté au Maghreb comme ailleurs, bien qu'aucun système roman ne semble avoir perduré ici au delà du haut Moyen Age. Tout laisse à penser en effet que la Romania d'Afrique du Nord s'est lentement éteinte³ durant cette période, au moment où le subcontinent s'engageait sûrement dans la voie de l'arabisation, au moment aussi où s'affirmaient historiquement les langues romanes de grande diffusion en Méditerranée.

J'ai précédemment soulevé le problème dans le numéro 75 de la revue "Langage et société"⁴ et en d'autres occasions⁵.

Rappelons que les romanistes rangent fréquemment le Maghreb dans une fraction ancienne de la Romania, qualifiée de "Romania perdue"⁶.

¹ Première parution : *Langues du Maghreb et du Sud méditerranéen. Cahiers de Sociolinguistique* n°4, dirigé par Francis Manzano et Fernande Krier. Presses Universitaires de Rennes, 1999. Le texte initial comportait des illustrations qui ne sont pas reproduites ici.

²Edward Sapir : *Le langage*. Paris, Payot, 1953. Traduction française de "Language : an introduction to the study of speech" (New-York, 1921).

³Et non pas *brutalement*, comme on l'écrit ou on le laisse entendre bien trop souvent.

⁴Francis Manzano, "Sur les mécanismes du paysage sociolinguistique et identitaire d'Afrique du Nord". *Langage et société*, n° 75 (mars 1996). Voir en particulier pages 7 à 11.

⁵Voir F. Manzano, "La francophonie dans le paysage linguistique du Maghreb : contacts, ruptures et problématique de l'identité" (in *Le français au Maghreb*, Presses Universitaires de Provence, 1995, dir. A. Queffélec, F. Benzakour, Y. Cherrad-Benchefra), "De la francophonie d'Afrique du Nord", *Le Français Aujourd'hui*, n°119 (Littératures francophones III : Orientales), 1997.

Il est bon de préciser que les limites de l'Afrique romaine et de la Romania africaine ne pouvaient correspondre totalement : l'une et l'autre présentent des dynamiques et des contours différents et il faut sur ce sujet éviter deux thèses opposées qui, l'une comme l'autre, sont vraisemblablement des leurres⁷. En les exposant, je rappellerai brièvement les principaux arguments et contre-arguments, non pour brouiller le problème mais plutôt pour montrer qu'il y a là depuis longtemps un enjeu culturel fort à replacer dans le cadre général que nous avons précédemment défini. Un enjeu culturel qu'il faudra bien tôt ou tard dépassionner, si l'on veut que les sciences du langage y trouvent leur compte.

■ La première consiste à imaginer des provinces romaines d'Afrique fortement latinisées, à défaut de pouvoir dire *intégralement*. Différents arguments pourraient à première vue autoriser ce type d'interprétation. Par exemple l'abondance des traces matérielles encore visibles de la présence de Rome, qui sont particulièrement remarquables dans l'ancienne Afrique romaine. Cette Afrique romaine aligne d'autre part des sections parmi les plus vénérables de l'empire⁸. A titre d'exemple et pour prendre la mesure du décalage existant, l'Africa est province romaine près de trente ans avant la Narbonnaise et un siècle environ avant le reste de la Gaule. Le raisonnement qui découle de ces deux observations objectives est à peu près celui-ci : comment l'Afrique aurait-elle pu absorber à un tel taux et de si longue date les formes de la culture, de l'organisation romaine, sans être latinisée dans une mesure comparable ? Argument troublant, mais argument que la logique globale du système sociolinguistique observé amène non à rejeter mais à relativiser. On peut à nouveau sur ce point reconduire une analyse systémique transchronique. A notre époque, il existe toujours au Maghreb des unilingues berbérophones, comme des unilingues arabophones, voire même en proportion réduite des unilingues

⁶C'est une qualification générique que l'on trouve exprimée par exemple chez Willy Bal, *Introduction aux études de linguistique romane* (Paris, Didier, 1966). Elle vaut autant pour le sud de la Romania (ici envisagé) que pour le nord (par exemple différents secteurs actuellement germanophones), d'autres secteurs encore. Dans tous les cas se produisent des reflux importants dans les marches romanes des premiers siècles de l'ère chrétienne, conquises ou reconquises par d'autres groupes linguistiques (germanique, chamito-sémitique).

Quand on l'applique à une région récemment colonisée par l'Europe, c'est évidemment une qualification maladroitement dès lors qu'elle pourrait suggérer une référence au "retour" politique "normal" des puissances politiques romanes aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

⁷Les limites de l'Afrique contrôlée par Rome ont été très fluctuantes, souvent "théoriques" sur les marges. L'optimum a été atteint au II^{ème} siècle de l'ère chrétienne. A ce moment, il n'y a pas de rupture territoriale entre les régions méditerranéennes-océaniques de l'Ouest (Maurétanie Tingitane, actuel Maroc septentrional) et celles de l'Est (Cyrénaïque, actuelle Libye septentrionale), le noyau dur de cette Afrique romaine se situant toujours autour de l'Africa Vetus, de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie. Le système est alors conçu pour contrôler étroitement l'Afrique du Nord *utile* du point de vue colonial.

⁸Le pendant philologique est également remarquable, avec de multiples textes écrits, de nature littéraire ou non, et une masse d'inscriptions, funéraires ou autres (particulièrement utiles pour l'étude du latin vulgaire), dont une partie seulement a été recueillie et publiée.

francophones⁹. Cela en dépit d'une meilleure pénétration des langues véhiculaires au Maghreb comme ailleurs au cours du XX^{ème} siècle. Avec le recul, force est de concevoir une Afrique romaine trilingue, tripolaire dans la terminologie que j'ai proposé ces dernières années. Le latin n'y aurait donc eu, par définition, qu'une place relative, en interaction avec le punique et le libyque (voir ci-après).

■ Ce point de vue nous amène à considérer naturellement l'argumentation opposée. Sous cet angle la latinisation devient un placage rapidement éliminé par deux forces conjuguées : le rejet berbère d'une part¹⁰, la vague arabo-islamique d'autre part. Ce point de vue, probablement aussi caricatural que le précédent, s'accompagne d'une double restriction géographique et sociologique. On tend dans cette représentation à assigner le latin aux villes, aux zones littorales et, dans ce cadre restreint, aux couches supérieures du temps.

Toute proportion gardée, cette définition limitante de la latinisation n'est pas sans rapport avec la place et le statut généralement assignés au français dans la majorité des discours sur la langue postérieurs aux Indépendances. Latin hier et français aujourd'hui auraient comme principale caractéristique d'être des langues hautes, élitaires, étrangères surtout. On reconnaît ici la difficulté du pôle roman à être légitimé comme composante autochtone du paysage maghrébin. Dans cette façon de voir, le latin aurait donc fonctionné comme une langue d'acculturation des élites, mais touchant de manière infinitésimale les classes populaires.

Celles-ci seraient alors restées massivement soit au punique (circuits urbains, zones portuaires, classes sociales intermédiaires), soit au libyque (monde rural et nomade). Logiquement dans cette thèse, le "retrait" du latin au sommet de la pyramide aurait provoqué un retour des langues antérieures au latin dans maints secteurs de la société d'Afrique, en priorité bien sûr aux marges des anciennes provinces, dans les couches les plus humbles des agglomérations aussi.

⁹Aujourd'hui, les unilingues berbérophones se rencontrent essentiellement dans l'Atlas marocain et sans doute dans certains secteurs montagnards d'Algérie. Ce sont principalement des classes d'âges élevées, mais pas forcément. Au Maroc notamment, des vallées entières (toutes classes d'âges confondues) ignorent à peu près complètement la langue d'Etat.

Pour l'arabe, il est évident que la plus grande masse du paysannat maghrébin est arabophone "dialectale", soit exclusive, soit disposant à des degrés très divers de quelques passerelles vers le français d'une part, vers le berbère d'autre part.

On peut enfin considérer comme francophones exclusives certaines familles de nationalité tunisienne notamment, parfois algérienne et marocaine, totalement incapables de s'exprimer en arabe écrit voire même parfois en arabe parlé. Dans les années soixante soixante-dix, cette catégorie pouvait constituer une assez importante minorité (180.000 en Tunisie, recensement de 1970, cité par W.-F. Mackey, *Bilinguisme et contact des langues*, Klincksieck, 1976). Elle s'est en partie usée depuis, mais aussi en partie probablement renouvelée par l'apport d'émigrés de retour de France, principalement francophones, surtout chez les jeunes.

¹⁰Dans l'Histoire culturelle du Maghreb, il est un lieu commun qui consiste à observer la plasticité du fonds berbère, réputé accueillir facilement les apports étrangers pour les rejeter tout aussi facilement. D'Ibn Khaldoun (historien arabe) [qui évoquait les sept apostasies berbères] à différents écrits contemporains comme ceux de Driss Chraïbi [écrivain francophone marocain], on pense ainsi déceler une véritable stratégie à long-terme d'acceptation superficielle à laquelle Rome n'aurait pas échappé.

Ce type de raisonnement, il convient de le préciser, est tenu par des groupes d'intérêts différents, voire franchement opposés.

● On le trouve plus ou moins directement exprimé par des écrivains français de la période coloniale fondant leur argumentation sur le parallèle constant entre Rome et la France¹¹. Les apports de ces deux puissances sont réputés "hauts", plus justement trop hauts pour la population nord-africaine, incapable d'en bénéficier dans sa plus grande masse¹².

● Mais on le trouve également latent (non sans une échelle d'attitudes apparemment très variées) chez nombre de maghrébins qui, pour des raisons convergentes (valeurs islamiques, Histoire officielle¹³) ne parviennent pas à assimiler cette composante de leur histoire identitaire, la voient même et la vivent le plus souvent comme totalement étrangère, extérieure.

Ces deux grands types de thèses extrémistes, on le sent bien, ne rendent pas service à la recherche, parce qu'ils la bloquent culturellement, aujourd'hui autant qu'hier.

Je m'efforce donc, dans ces quelques pages, de suggérer quelques voies de recherches qui concernent deux zones thématiques proches des sciences du langage. Ce sont la romanistique et la sociolinguistique.

Pour la première, alors que nous connaissons très bien les schémas de formation et de développement des "grandes" langues romanes, nous ne savons que peu de choses concernant la typologie de celles qui ont disparu ou n'ont pas réussi à parvenir à la consécration. Le proto-roman d'Afrique du Nord fait bien sûr partie de cette dernière catégorie, on voit bien pourquoi¹⁴.

Pour la seconde, s'il est possible d'observer à la fin du XX^{ème} siècle comment régressent ou comment meurent des langues très diverses (de l'occitan parlé aux langues amérindiennes), on ne sait pas très bien comment une grande langue de culture comme le latin a pu, par l'intermédiaire de ses parlures vulgaires au moins, se marginaliser, céder du terrain et disparaître. Quand il a trouvé sociologiquement et culturellement plus dynamique que lui, ce qui est le cas de l'arabe.

¹¹ Cette théorie apparaît clairement dans l'œuvre de Louis Bertrand. A travers différents ouvrages parus au début du XX^{ème} siècle, celui-ci exalte le passé romain de l'Afrique du Nord dont la France serait en quelque sorte l'héritier naturel.

¹² Pour gagner en objectivité, on évitera de confondre ce point de vue, typiquement colonial, avec le point de vue laïque et républicain dans lequel français et éléments culturels français sont perçus comme une rampe pour l'éducation et le progrès du Maghreb. Les deux points de vue ont en commun de présenter le français (et le latin par contrecoup) comme une langue étrangère. Mais dans un cas il suffit de former dans cette langue les élites locales indispensables au système colonial, tandis que dans l'autre est envisagée la transmission générale voire la fusion culturelle à plus ou moins long-terme.

¹³ Les manuels d'Histoire font une place importante à l'époque latine. Je pense notamment aux manuels tunisiens. Mais à peu près tous entretiennent cette idée fondamentale que le chapitre "romain" est totalement décalé, étanche, apporté puis *déporté*.

¹⁴ Ce sujet de la Romania d'Afrique dite perdue est fort peu abordé. C'est généralement à la loupe qu'on en trouvera la trace, dans des bibliographies très spécialisées ou marginales.

Comme on le verra ici-même, les attestations de la Romania d'Afrique sont principalement indirectes. A ce propos, on peut dire que les lacunes en textes anciens et vulgaires, normales dans l'ensemble de la Romania, prennent ici une acuité particulière, le mouvement d'arabisation par le haut étouffant les potentialités d'écriture d'idiomes doublement infériorisés : par rapport à l'arabe bien entendu, mais aussi par rapport au latin soutenu et écrit, dont les communautés romanes et chrétiennes médiévales s'éloignaient toujours plus¹⁵.

❑ L' OBSERVATION DIRECTE

Faute de pouvoir examiner directement le latin vulgaire d'Afrique, du moins peut-on l'approcher en observant le matériel épigraphique antique, tout spécialement un ensemble important d'inscriptions funéraires. L'artisan qui grave est généralement peu instruit et les "fautes" dont il parsème la stèle révèlent des tendances générales ou locales du changement en cours dans les sociolectes populaires, bases des langues et dialectes romans ultérieurs.

Ainsi, au XI^{ème} siècle, un lapicide grave-t-il encore à Kairouan (Tunisie) les fragments suivants :

DIES NOBE AUDIAT BOCEM DOMINI ET RESURGAT IN BITA
ETERNA¹⁶.

Il confirme ainsi qu'à ce moment sont établies dans son "latin" maternel certaines évolutions par ailleurs répandues dans la Romania. Tels sont les cas du passage de [w] à [b] (BOCEM pour VOCEM, BITA pour VITAM) et de l'amuissement du [m] final flexionnel (BITA ETERNA pour VITAM ETERNAM).

Relèveraient également de l'observation "semi-directe" les études de textes littéraires émanant d'auteurs latins d'origine africaine, dans la mesure où l'observation peut révéler, chez certains du moins, l'existence de structures linguistiques régionales¹⁷. Mais si le fait de trouver trace d'un latin régional en littérature traduit bien une forme de dépôt régional de la langue, il ne constitue pas nécessairement la preuve d'une adhérence forte au terrain : on sait ainsi qu'il existait bien une élite s'exprimant dans le modèle latin (et gréco-latin), mais on ne

¹⁵Comme on l'a suggéré, le mouvement d'arabisation puis d'islamisation dut être prioritairement le fait des classes élevées, la Romania perdant progressivement ses élites et donc des conditions fondamentales de sa reproduction. Les couches populaires qui restèrent chrétiennes voire romanes plus longtemps ne conservèrent donc au mieux que des parlures ou fragments de parlures romanes, en plus de quelques reliques en langue plus soutenue utilisées dans le culte, mais stéréotypées et mal maîtrisées.

¹⁶A propos d'un défunt de la communauté chrétienne : "Le neuvième jour il a entendu la voix de Dieu et il a ressuscité dans la vie éternelle".

¹⁷Par exemple chez des auteurs comme Tertullien (fin II^{ème}, début III^{ème} ap. J.-C.) ou Commodien (IV ap. J.-C.).

sait pas jusqu'à quelle profondeur la population africaine était touchée par cette langue. Si l'on veut progresser dans cette recherche, il faut donc se déplacer vers le terrain de la langue ordinaire, dont les manifestations ne peuvent plus être qu'indirectes.

❑ L'OBSERVATION INDIRECTE

Au delà des textes, on peut aussi observer la surface lexicale des langues, non seulement celle du latin, mais surtout cette fois celle de langues ayant nécessairement échangé avec le latin : berbère et arabe dans le cas du Maghreb.

Ce type d'étude correspond globalement à la théorie dite "des strats", qui pèse dans la genèse des études romanes. Mais le contact a des effets dans les deux sens. Ainsi le berbère a-t-il emprunté quelques éléments lexicaux au latin, en particulier dans les zones sémantiques de l'habitat, de l'organisation sociale rurale sédentaire, de la juridiction des terroirs (types *AGER* > *iger* "champ", *CICER* > *ikiker* "pois chiche", *GALLINARIU* > *ajennur* "poulailler" etc.)¹⁸.

Il est d'autre part hautement vraisemblable que le latin régional d'Afrique dut emprunter nombre de mots berbères ou puniques par exemple, mais sur cela nous sommes forcément mal renseignés car ces emprunts avaient peu de chances d'apparaître au niveau de l'écrit soutenu.

Enfin, le matériel onomastique est de la plus grande utilité dans ce domaine. C'est d'abord l'anthroponymie personnelle qui peut renseigner l'observateur. C'est aussi l'ethnonymie antique qui peut apporter une contribution.

Mais le secteur le plus en prise sur le changement est celui de la toponymie.

On sait qu'en général les envahisseurs sont amenés à reprendre aux populations soumises un certain nombre de noms de lieux, le plus souvent sans les traduire. Dans le cas de la Tunisie, les Arabes ont repris différents toponymes latins (rare)¹⁹ ou plus souvent latinisés à partir d'un fond punique, berbère, voire pré-berbère.

Ce qui nous intéressera ici, c'est que les Arabes (puis les arabophones) n'ont pas trouvé ce stock toponymique sous une forme classique.

Dans ce domaine leur rôle a consisté à arabiser progressivement des matériaux qui, à leur arrivée, avaient subi la plupart des évolutions romanes primitives, préparatoires de la Romania. Si tel est le cas, cela signifie nécessairement qu'une Romania nord-africaine était alors en préparation, bien au-delà des villes et du littoral.

¹⁸Le fait que nombre de ces emprunts aient généralement bien circulé dans l'ensemble berbère ne révèle pas nécessairement une bonne implantation du latin en dehors des périmètres "côtiers". Il montre en revanche que le modèle social et culturel latin, en fait le modèle d'aménagement, a dû exercer une forte influence sur les campagnes maghrébines, y compris dans des zones bien reculées.

¹⁹Par exemple le toponyme attesté *FURNOS MAIUS* > act. *FURNA* (Tunisie).

□ SBEITLA EN 647²⁰

Sbeitla est une petite ville du sud tunisien. La réputation du lieu tient essentiellement aux ruines de la cité antique, qui se visitent.

C'est ici qu'en 647 furent défaits le patrice Grégoire et ses troupes. Un symbole fort puisque l'Afrique fut alors en principe ouverte à la domination arabe et musulmane.

Dans l'Itinéraire d'Antonin, le toponyme était attesté sous la forme SUFFETULA²¹, le [u] pénultième étant bref et le [e] long. En niveau de langue soutenu, on devait donc prononcer *SUFETULA²², suivant la règle latine d'accentuation sur l'antépénultième pour ce type de mots. Une prononciation recevable en latin relativement soutenu et, en tout état de cause, avant le relâchement des voyelles atones en latin populaire. Pour des raisons de commodité, nous examinerons successivement la question des évolutions vocaliques et consonantiques.

La question du vocalisme implique trois types de considérations : le traitement des atones intérieures (syncopes), le traitement de la voyelle finale atone, le traitement de la voyelle tonique.

Les syncopes ou chutes de voyelles dans le corps des mots sont observables en effet en latin vulgaire d'Afrique, comme dans le reste de la Romania, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne (voir plus loin). Tous les recueils d'épigraphie antique l'attestent de manière pléthorique²³. On peut à partir de là fixer un encadrement diachronique. Ces syncopes se produisent régulièrement aux II^{ème} et III^{ème} siècles ap. J.-C. et par la suite encore, ce qui apparaît régulièrement dans le C.I.L.²⁴ et dans des recueils d'inscriptions païennes et chrétiennes de Tunisie²⁵.

Dans le toponyme observé, et compte-tenu de ce que l'on sait de la chronologie relative des dites syncopes, la chute de l'antépénultième dut se

²⁰Je me suis borné généralement à des transcriptions des noms en capitales, ce qui est acceptable pour les formes latinisées. La voyelle accentuée est alors soulignée, type VAGA. Outre la transcription phonétique utilisée par endroits seulement, en particulier quand celle-ci lève une équivoque (transcription entre crochets), on utilise principalement les parenthèses quand il y a peu de risques de confusion. Les transcriptions des toponymes actuels sont conformes aux graphies romanes les plus courantes à quelques cas près (ainsi KESRA au lieu de LA KESSERA ou LA KESRA).

²¹Ce toponyme illustre bien le principe de latinisation d'une base non latine. On pourrait y voir une base *suf-*, issue du punique (*sufes* = édile, notable). A. Pellegrin, *Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie*, Tunis, 1949, p. 68, met en rapport ce toponyme avec une "source qui se déverse" (thème libyco-berbère). Mais peu importe ici le débat étiologique, puisque nous travaillons sur les mutations de signifiant.

²²Avec réduction ancienne de la géminée.

²³L'Appendix Probi, de la fin du III^{ème} ou du début du IV^{ème} siècle mentionne régulièrement le phénomène.

²⁴*Corpus Inscriptionum Latinarum*, depuis 1862.

²⁵Voir par exemple : N. Duval et F. Prévot, *Recherches archéologiques à Haïdra*, Tome 1 : Les inscriptions chrétiennes, Rome, 1975. Plus récent : Z. B. Abdallah, *Catalogue de inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, 1986.

produire avant celle de la prétonique²⁶, d'où une évolution *SUFETULA* > **S(U)FETLA* > **SFETLA*, schéma syllabique atteint vraisemblablement avant le V^{ème} siècle.

La voyelle atone finale [a] semble s'être normalement maintenue, comme dans toutes les régions conservatrices de la Romania. On pense aussi bien à la Romania occidentale (moins le français) qu'à la Romania orientale, phénomène visiblement récupéré sans difficulté par l'arabe, qui peut facilement l'intégrer à ses propres schèmes. Il y a semble-t-il continuité sur ce point.

La position tonique est forte, mais le [e] long de l'Itinéraire d'Antonin est devenu un [é], fermé, puisque la discrimination phonologique de quantité a laissé place à une série d'oppositions d'aperture installées entre les II^{ème} et V^{ème} siècles ap. J.-C.²⁷. Mais cet [é] tonique, martelé sous l'accent, a visiblement tendu à un allongement puis à un dédoublement, peut-être préparatoire d'une diphtongaison. On réalise donc probablement **SFEETLA* ou **sβeetla*²⁸, réalisations que l'on pourrait retrouver très normalement en amont de la version arabisée.

Si l'évolution du vocalisme est importante, la structure consonantique se modifie peu. Elle constitue en effet une ossature que reprendra facilement l'arabe, lui-même axé sur la structure consonantique des unités lexicales (racines). Reste à commenter la transformation de [f] en [b], qui semble constituer un renforcement probablement sous forme de spirante, ou d'occlusive graphique²⁹. La proximité articulaire est évidente, mais le corpus toponymique ancien de Tunisie atteste plutôt la transformation de la labiale sourde [p] en sonore [b] ou en constrictive labio-dentale [f], type *NEPTA* > *NEFTA*, ou *CAPSA* > *GAFSA*³⁰.

Quelles que soient les modalités exactes du changement observé, on peut donc raisonnablement estimer qu'au tout début de l'arabisation de l'ex province d'Afrique, le toponyme se présentait sous une forme déjà très proche de sa forme actuelle. Si l'on ne peut exclure des réalisations du type *SUFET(U)LA* chez des lettrés (relativement proches de l'acrolecte), ce sont des formes de type **SFEETLA*, **SPEETLA*, voire **SBEETLA* [vraisemblablement dans cet ordre de probabilité] qui devaient se rencontrer quotidiennement sur le terrain (basilecte)³¹.

²⁶Dans ce domaine, on admet généralement que l'effacement des pénultièmes se produit dans les premiers siècles de l'ère, globalement avant le IV^{ème} siècle. La chute des prétoniques internes est réputée postérieure (IV^{ème}-V^{ème} siècle).

²⁷Sur cette question du changement d'opposition phonologique de quantité en opposition d'aperture, la Romania d'Afrique semble s'aligner sur Romania occidentale. Par ouverture des brèves et fermeture des longues, on arrive donc à un système de sept voyelles avec corrélations d'aperture : [a], [è]~[é], [i], [ò]~[ó], [u].

²⁸Le [β] transcrit une spirante labiale.

²⁹Ce trajet, compréhensible, est attesté ailleurs, notamment dans la diachronie du français. On admet par exemple que le (f) d'un mot latin comme **MALIFATIUS* (qui donne ensuite a. fr. *malvais* > fr. *mauvais*), serait passé à [β] au cours du I^{er} siècle de l'ère chrétienne.

³⁰Le problème paraît délicat. Il faut tout de même observer que la proximité entre occlusives bilabiales (p, b) et constrictive labio-dentale (f), prête régulièrement à échange entre roman et arabe, mais plutôt dans l'autre sens. Par exemple fr. *pansement* > ar.dial. *fasma*.

³¹Il faut à ce propos, introduire en linguistique archéologique la notion de *continuum sociolinguistique*. Pas plus hier qu'aujourd'hui, les locuteurs d'une langue n'offrent des signifiants

Nul doute alors que les conquérants, Abdallah Ibn Saad en tête (le vainqueur de Grégoire), durent entendre le toponyme à peu près de cette manière ; et par suite, le continuer jusqu'à la version actuelle, ainsi héritière de la version romane populaire.

❑ QUELQUES LOIS PROTO-ROMANES

La cas précédent n'est en rien isolé. De très nombreux toponymes de l'Afrique antique ont été poursuivis jusqu'aux formes actuelles.

Plus généralement, la confrontation des corpus antique et contemporain fait apparaître différentes évolutions phonétiques et phonologiques reconnaissables, caractéristiques du proto-roman.

En voici quelques unes parmi les plus récurrentes³².

❑❑ Vocalisme

La distinction entre positions tonique et atone est importante, pour le proto-roman d'Afrique comme pour l'ensemble des langues romanes. Sauf cas visibles de déplacement de l'accent, généralement une syllabe initialement accentuée se maintient jusqu'à l'heure actuelle. En revanche, les syllabes atones révèlent des phénomènes d'usure plus ou moins importants suivant la position dans le mot.

■ Vocalisme atone final

Le [a] se maintient régulièrement : ZAMA > JAMA, GIRBA > DJERBA, CHUSIRA > KESRA (La Kessera). Ce trait s'accorde avec la grande fréquence de lexèmes arabes à finale -a, et révèle une convergence notable entre Romania d'Afrique et zones conservatrices actuelles du sud roman³³.

En revanche, dans cette position, les autres voyelles semblent avoir disparu : VAZI > BEZ (act. *Henchir Bez*), MACTARIS > MOKTAR, ou encore SERESSI > ZARES (*Aïn Zaress* = [zêris]³⁴). Dans d'autres cas, un déplacement semble s'être produit : IUNCI = YONGA (*Bordj Yonga*), SULLECTHUM = SALAKTA (*Ras Salakta*), NEPTE = NEFTA.

Certaines conservations d'atones finales sont attestées, en particulier semble-t-il quand on s'éloigne de la zone d'influence directe de Carthage. Voir ainsi les

homogènes. Le roman qui se présentait à l'arabe offrait forcément un système étagé de variétés régionales et sociolectales.

³²Ce travail ne portant que sur quelques exemples, a seulement valeur indicative. Un travail d'envergure, notamment automatisé, s'imposerait en vue de résultats plus fiables.

³³Ce trait est général dans la Romania avant le VIII^{ème} siècle. A ce moment se produit un relâchement en gallo-roman septentrional et français, qui a conduit au (e) graphique final, dit muet. Un relâchement du même genre se produit aussi en roumain. En revanche, le trait s'est bien conservé en ibéro-roman et en italo-roman (type lat. LUNA > esp. it. *luna* [luna], cat. *lluna*, a.fr. *lune* [lynə] vs fr. mod. *lune* = [lyn]).

³⁴Je m'appuie ici et par la suite sur les transcriptions des réalisations actuelles moyennes proposées par Evelyne Ben Jaafar, *Les noms de lieux de Tunisie* (Cahiers du CERES, série géographique, n°6, Tunis, 1985).

cas de TACAPES > GABES (ar. tun. [gêbis]), GERGIS = ZARZIS (ar. tun. [zerzîs]) ou, en Algérie, MADAUROS > MDAOUROUCH.

Autant la chute des atones finales évoque plutôt les régions extrêmes de la Gaule romaine, autant ces dernières conservations font plutôt penser au sud conservateur, parfois à la Roumanie orientale et à la Sardaigne³⁵.

■ Syncopes³⁶

Elles sont nombreuses, non seulement en position pénultième atone mais aussi en position prétonique initiale : CUR(U)BIS > KORBA, UTH(I)NA > OUDNA, M(E)DICERRA > MDEKER³⁷.

Les syncopes romaines sont caractéristiques de la Roumanie occidentale, et sont généralement datées du début de l'ère chrétienne (aux environs du III^e siècle). Mais elles peuvent se produire plus tard, ce que pourrait démontrer l'évolution UTH(I)NA > OUDNA³⁸.

■ Vocalisme tonique

Cette position soulève quelques problèmes. Les voyelles toniques étant en effet vouées à la conservation, ont été reprises par l'arabe qui les a rangées dans son propre système vocalique, très différent du système latin en ce qui concerne les timbres. On rappellera à ce sujet que l'arabe dispose de trois timbres fondamentaux (a, u, i), le gradient de dispersion de chaque timbre ne cadrant pas avec les unités phonologiques plus précises et fragmentées du roman. De ce point de vue, par la force des choses, l'arabe a dû être systématiquement contraint de replacer dans ces trois degrés vocaliques fondamentaux les sept voyelles probables du proto-roman tunisien qu'il rencontrait. Inévitablement, le linguiste perd en information et, du même coup, les reconstitutions d'évolutions deviennent plus aléatoires. Ajoutons enfin qu'il faudrait disposer de transcriptions phonétiques très fines des réalisations actuelles des toponymes tunisiens, les versions orthographiques de ceux-ci n'étant dans la plupart des cas que des approximations, en dépit d'efforts notables dans ce sens³⁹.

Nonobstant ces réserves méthodologiques, l'observation semble révéler un certain conservatisme en la matière. Ainsi CAPSA > GAFSA, où le [a] de départ entravé s'est maintenu, mais aussi ZAMA = JAMA où le [a] libre est également conservé.

³⁵L'italien et le roumain conservent les voyelles finales comme (e) et (i). Dans certaines régions de Sardaigne (Campidanien) un mot comme CANES > *canis*.

³⁶Les syncopes romaines, on le voit bien ici, résultent de l'accentuation d'intensité de la voyelle tonique. Celle-ci, en effet, use jusqu'à l'effacement l'environnement proche de la tonique.

³⁷Le toponyme complet actuel est *Ain Mdeker*, au nord-ouest d'*Enfida* et *Takrouna* (Tunisie).

³⁸Cette évolution suppose en effet que la sonorisation du (t) intervocalique s'est produite avant la syncope. Comme les sonorisations peuvent être légitimement placées au IV^e^{me}-V^e^{me} siècle (voir ci-après), la syncope semble ici postérieure.

³⁹Voir sur ce point l'ouvrage déjà cité d'Evelyne Ben Jaafar. Notamment sa carte terminale des transcriptions actuelles. Nombreuses considérations également sur la normalisation orthographique des toponymes tunisiens.

Mais que faire d'évolutions comme VAZI > BEZ⁴⁰ ou VAGA > BEJA ?

● Un processus de diphtongaison du [a] "à la française" s'était-il amorcé dans le siècle précédent l'arrivée des Arabes⁴¹ ?

Il faut alors rappeler brièvement qu'on hésite en diachronie du français entre deux possibilités. Une des hypothèses est que (a) tonique libre serait passé à (e) (type MARE > *mer*) par avancement articulatoire dénommé palatalisation. L'hypothèse la plus répandue est pourtant celle d'une diphtongaison, qui nous place alors dans la mouvance des diphtongaisons dites françaises ou par la fin (celles de [é] fermé et [ó] fermé)⁴². Le trajet serait ainsi du type 1.[a] (mare) > 2.[aa] *[maar(e)] > 3.[ae] *[maer] > 4.[e] [mer]⁴³.

Il est alors intéressant d'observer deux choses.

La première concerne la chronologie. La diphtongaison de (a) est un phénomène (si le phénomène s'est ainsi produit) qui aurait donc pu s'initier avant l'arrivée des Arabes, du moins être en cours à ce moment. Mais pourquoi cette diphtongaison ici, sorte de parallèle inattendu à la situation française ? Passons alors à la deuxième observation.

Elle concerne l'enracinement anthropologique de ce type de diphtongaison. Une hypothèse assez courante veut que l'importance des diphtongaisons en ancien français vienne peut-être de l'importance du superstrat germanique. L'idée fondamentale est alors que l'apprentissage sauvage du latin par des barbares aurait conduit à une déperdition syllabique très forte (atones et finales) accompagnée d'un martèlement particulier des syllabes toniques débouchant sur les diphtongaisons. Evidemment, on pense que l'action perturbatrice des barbares fut d'autant plus grande qu'ils étaient au fond marginaux géographiquement. C'est donc à l'extrême Nord de la Romania que les effets sont les plus saisissants, mais rien ne s'oppose à ce que la même logique "d'écartement" se soit développée dans les marches du Sud.

● Ou faut-il voir dans la mutation [a] > [e] le simple résultat du rangement phonologique de [a] roman en [e], ce qui serait peu surprenant dans cette partie du Maghreb⁴⁴ ?

⁴⁰Le toponyme intégral est à époque latine VAZI SARRA.

⁴¹Parmi les grandes langues romanes, seul le français fait ainsi diphtonguer le (a) tonique libre. Partout ailleurs le (a) s'est conservé. Pour MARE, cf. esp. *mar*, it. *mare* etc.

⁴²Les diphtongaisons dites "françaises" ou "par la fin" ne concernent que les voyelles fermées du latin vulgaire (é, ó), se produisent exclusivement en gallo-roman septentrional et assez tardivement (aux environs du VI^{ème} siècle). On les distingue des diphtongaisons "romanes", qui sont antérieures (vers le III^{ème} siècle), concernent les voyelles ouvertes (è, ò) et se produisent presque partout (d'où l'appellation de diphtongaison romane, également qualifiée de diphtongaison "par le début").

⁴³On peut négliger la question de l'aperture de cet [e], qui n'a pas d'incidence directe sur l'objet de ce travail.

⁴⁴On prendra comme témoignage l'opposition de réalisation courante Maroc (Ouest) vs Tunisie (Est) pour des lexies communes comme par exemple la négation *la* "non" : mar. [la] vs tun. [lè].

Enfin, les renseignements relatifs aux quantités des voyelles nous manquent souvent, ce qui peut nous amener à les restituer bien que l'on ne soit pas certain des évolutions qui s'étaient produites dans le vocalisme proto-roman d'Afrique. Comme on peut le penser à première vue, celui-ci était-il proche de celui de la Romania occidentale, mais peut-on exclure pour autant une organisation de type sarde ? une autre encore ?⁴⁵

Pour illustrer ces difficultés, je reprendrai l'exemple de UTHINA > OUDNA⁴⁶. Le [u] d'origine était-il bref ou long ? Dans le premier cas, la forme proto-romane devait être du type *ODNA, avec un [o] très fermé -proche de [u]-. Dans le second cas, le timbre [u] se serait directement conservé comme dans l'ensemble des régions conservatrices de la Romania (type *UDNA). Mais par les deux filières on pourrait, on le voit, arriver au même résultat.

□□ Consonantisme

Les observations qui précèdent plaideraient pour un rapprochement avec la Romania occidentale, bien que certains traits puissent évoquer parfois la Romania orientale. Comme on va le voir, les traits évolutifs du consonantisme semblent confirmer ce jugement principal.

■ Consonnes initiales

● Dans la plupart des cas, les consonnes dans cette position se maintiennent sans grand changement : RUSPE > ROSFA, NEAPOLIS > NABEUL, actuellement [nêbil], MATERA > MATEUR, THABRACA > T(A)BARKA, SULLECTHUM > S(A)LAKTA.

● Comme dans le reste de la Romania, [k] initial suivi de [u] et [o] n'a pas subi de changement : CHUSIRA > KESRA. On peut toutefois observer un déplacement d'occlusive dans CHUBURSICU > TEBOURSOUK, act. [tbursoq] ou [tborsoq].

Devant [a], on trouve des indices de conservation, p.e. CARPI > KORBOUS, ou des indices de sonorisation, par exemple CAPSA > GAFSA, phénomène qu'il faut sans doute rapprocher d'autres sonorisations de consonnes occlusives initiales, comme THUCCA > DOUGGA.

Par ailleurs, comme dans la plus grande partie de la Romania, [k] devant [e], [i], semble avoir subi une palatalisation remontant aux premiers siècles de l'ère chrétienne, qui affecterait parallèlement la sonore [g] pour déboucher aux environs du V^{ème} siècle sur une série d'affriquées. Voir à ce sujet GERGIS > ZARZIS, CILMA > DJILMA.

Il est d'autant plus remarquable d'observer au moins un cas de non palatalisation, celui de CERCINA > KERKENNA. La non palatalisation dans ce

⁴⁵Le sarde, notamment, conserve les répartitions initiales : (u) bref et (u) long restent [u], (i) bref et (i) long restent [i] etc.

⁴⁶En ar. tun. actuel la première syllabe contient un [o] très fermé, proche de [u], d'où la graphie romane courante.

contexte est rare dans la Romania, elle n'affecte guère que le dalmate et, partiellement, le sarde⁴⁷.

● Toujours à l'initiale, un phénomène est notable, conforté par les observations relatives au latin parlé. Il s'agit du passage de la semi-consonne latine [w] à une labiale de type interdental [β], graphiée (b), phénomène que l'on retrouve en ibéro-roman et, dans le domaine occitano-roman, jusqu'en Gascogne et Languedoc⁴⁸. Ce phénomène semble attesté par VAZI > BEZ et VAGA > BEJA.

■ Consonnes intervocaliques

Dans la Romania occidentale, les consonnes occlusives ou constrictives intervocaliques ont subi une usure moyenne dans les régions les plus conservatrices (par exemple sonorisation des occlusives sourdes en ibéro-roman), une usure maximale en gallo-roman septentrional (des occlusives sonorisées on peut passer à des constrictives, des spirantes, le phonème peut même disparaître⁴⁹).

Sans entrer dans le détail de chaque type de consonne, ce phénomène de sonorisation se produit entre les III^{ème} et V^{ème} siècles, pour la phase proprement dite de sonorisation ; entre le V^{ème} et le VI^{ème} siècle pour la phase de spirantisation. Ainsi, les Arabes ont-ils vraisemblablement rencontré des toponymes déjà sonorisés.

Dans le corpus observé, le stade de la sonorisation ne semble pas avoir été dépassé, ce qui rapprocherait plutôt le proto-roman d'Afrique de l'ibéro-roman. Il faut à ce sujet remarquer que les toponymes qui comportaient déjà à époque latine une occlusive sonore n'ont pas évolué davantage. Voir ainsi CHUBURSICU > T(E)BOURSOUK, CURUBIS > KORBA, et AMMAUEDARA > HAIDRA.

■■(t) passe à (d)

UTHINA > OUDNA.

■■(p) passe à (b)

CLUPEA > K(E)LIBIA, CAPUT VADA > RAS KABOUDIA.

■■(k) passe à (g)

HORREA COELIA⁵⁰ > HERGLA.

Voir également le cas de TACAPES > GABES, sonorisation possible de la consonne intervocalique avant aphérèse de la première syllabe.

⁴⁷ Voir E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane* (Paris, Klincksieck, 1967), p. 49, type logoudorien (zone dialectale sarde) *kelu* < CAELU, dalmate *plakar* < PLACERE.

⁴⁸ Voir par exemple Pierre Bec, *L'occitan*, PUF, "Que sais-je?", 3^{ème} éd. 1973.

⁴⁹ Le français présente régulièrement la dégradation maximale. Ainsi lat. VITA > fr. *vie*, mais occitan, catalan, ibéro-roman *vida*, (avec des réalisations concrètes toutefois différentes). Rappelons enfin que dans la Romania orientale les consonnes sourdes dans cette position restent intactes.

⁵⁰ Ensemble traité et évoluant comme un groupe ou lexie.

Quelques cas de non-sonorisation ou, à l'opposé, de modification poussée de l'intervocalique, doivent néanmoins être observés. Il s'agit par exemple de MEDICERRA > MDEKER, de VAGA > BEJA⁵¹.

On doit en rapprocher le traitement de certaines occlusives faisant partie de groupes, le (p) notamment.

Les évolutions NEPTE > NEFTA, RUSPE > ROSFA, CAPSA > GAFSA permettent de supposer un relâchement [p] > [b] > [f], cohérent sur le plan articulatoire.

□ BILAN

Les observations qui précèdent n'ont rien d'exhaustif ou de définitif. Je dirai toutefois que le chantier évoqué, le plus souvent abordé en pointillé et avec la plus grande discrétion dans l'Histoire de l'Afrique du Nord, peut avoir deux implications majeures.

Sur un premier plan, interne et diachronique, on ne peut prétendre à l'exhaustivité immédiate sur ce type de sujet. On peut tout au plus voir se dessiner quelques axes vraisemblables de comportement diachronique, accrédités le plus souvent par les observations qu'a pu formuler ailleurs la romanistique classique. Mais face aux "lois" d'évolution qui semblent se concrétiser, les exceptions ont toute leur importance, car leur intelligibilité pourrait à long-terme nous renseigner sur les structures sociolinguistiques, dialectales, du paysage linguistique proto-roman, et peut-être, au delà, sur les structures dialectales actuelles du domaine arabo-berbère.

Il faudrait bien sûr pouvoir explorer dans le détail l'ensemble des corpus microtoponymiques de Tunisie et, plus généralement de l'Afrique romanisée. Une part du matériel actuel a dû en effet continuer, le cas échéant calquer et remplacer une microtoponymie ou latine, ou berbère latinisée, qui a peu de chances d'être reconnaissable au premier coup d'œil. Disposer de ce type de données permettrait sans doute d'avancer plus sûrement. Si d'autre part, dans le cas des quelques toponymes présentés, la filiation est patente, différents macrotoponymes de l'époque latine ont pu disparaître et d'autres ont pu se fixer en lieux-dits à proximité, peu reconnaissables de par leur structure actuelle⁵². Il faudrait donc passer par une phase de recueil et de tri méticuleux, qui impliquerait directement

⁵¹ Voici un nouveau cas qui ne manque pas d'évoquer un rapprochement partiel possible avec la Romania septentrionale. En français, un [g] dans cette position et un entourage voisin évolue généralement vers yod. Cf. NECARE > a.fr. *neier*, fr. *noyer*, PLAGA > *plai*e. Si d'autres trajets venaient confirmer celui-ci, on peut comprendre qu'on soit alors passé par un stade de type *WAYA-BAYA (sorte de tronc commun avec le français) et qu'une évolution propre ait ensuite conduit à un déplacement (peu surprenant du reste dans la Romania) de [j] vers une affriquée. Voir par ailleurs le cas déjà présenté de GIRBA > *Djerba* [j] irba].

⁵² Suivant le principe universel de la mise en vigueur de nouvelles appellations par les nouveaux venus, mais des appellations qui n'effacent jamais totalement les précédentes.

la dialectologie arabo-berbère. Se pose alors, inévitablement, le problème de la formation et de la volonté des chercheurs. Ce qui rejoint l'implication suivante.

Le deuxième plan est en effet celui de la reconnaissance d'un pôle roman, constitutif des personnalités collectives du Maghreb. J'ai ces dernières années insisté sur cette idée que ce pôle roman, quelle que soit sa forme, a toujours constitué une composante de l'ensemble du système sociolinguistique et identitaire d'Afrique du Nord, proposition qu'il ne faut surtout pas confondre avec la très négative définition générale de l'*acculturation*, définition qui ne convient pas au cas du Maghreb me semble-t-il, pas totalement du moins. En effet, ce pôle "roman" n'est pas à l'*extérieur* de l'Afrique du Nord, étranger, mais il existe en son sein, comme une constante référence, celle du latin un temps, de l'espagnol, de l'italien et de différentes langues romanes de moindre expansion ensuite (provençal, catalan etc.), du français en dernier lieu. Il s'agit de comprendre ainsi que le Maghreb est un point de rencontre, le lieu d'intersection des deux grandes mouvances de la Romania et du monde chamito-sémitique (pôle *berbère* et pôle *arabe* dans ma terminologie) et qu'il n'existe certainement pas une frontière étanche entre les deux. C'est un socle qu'on ne peut éviter. Mieux vaut alors parler d'interface que de frontière, entre deux univers méditerranéens, mais un interface non visible sur le terrain, traversant plutôt de manière scalaire l'ensemble des locuteurs du Maghreb.

Dans cette rencontre exceptionnelle se trouve au fond la grande originalité du Maghreb, véritable laboratoire du contact. Voilà pourquoi tout ce qui nous renseignera mieux sur la permanence du pôle *roman* d'Afrique du Nord *lato sensu* (ce que j'ai tenté d'illustrer très brièvement pour l'antiquité) nous renseignera du même coup sur des fonctionnements sociolinguistiques constants dans la diachronie de cette région du monde : interlectes, interférences, alternances de codes, plurilinguisme, pluriglossie. Toutes ces traces de la rencontre se complètent et s'éclairent. Cela ne convient pas nécessairement à la représentation que chacun peut se faire du Maghreb. Mais du moins les sociolinguistes seront-ils dans leur rôle quand ils exploreront davantage les voies de cet échange.